de nouveau, n'oublia jamais son pays d'origine. Lorsqu'il eut obtenu ce grade élevé dans l'armée de l' « honorable Compagnie », on le sollicita de se faire naturaliser Anglais en lui promettant en échange des avantages considérables : « Je suis né Français, avait-il coutume de répondre, et c'est Français que je veux mourir. » Eh bien ! nous le demandons, si Martin avait eu à se reprocher une désertion, eût-elle eu même pour excuse la rigueur draconienne quasi-féroce de la discipline de Lally, aurait-il manifesté des sentiments pareils ? Si cet homme, doué de la finesse et de la pénétration qu'on lui reconnaît, eût été le transfuge qu'on s'est plu gratuitement à dire, il ne pouvait raisonnablement pas supposer que l'acte blâmable qu'il aurait eu à se reprocher fût ignoré de ses compatriotes, et la plus simple logique en pareil cas lui eût conseillé d'accepter les offres qui lui étaient faites, de consommer le sacrifice (qui n'en eût plus été un), de renoncer tout à fait à sa patrie et d'aller, désormais bien et dûment sujet anglais, recevoir en Angleterre les hommages décernés à son grade et dus peut-être à son rare mérite. Non, si Claude Martin tient tant à sa qualité de Français, c'est qu'il a la conscience que la France n'aura qu'à s'enorgueillir en lui de l'élévation de l'un de ses enfants. Il veut la revoir, cette France toujours présente à sa pensée ; il fait jusqu'à la fin de sa vie le projet d'y retourner jouir, en repos et béni de tous, d'une fortune acquise par le travail et par la constance, *labore et constantiâ* ; car telle est la devise qu'il a choisie, devise qui honore l'homme en même temps qu'elle est une noble revendication des voies suivies dans sa carrière.

Un fait d'ailleurs que l'expérience démontre toujours vrai, c'est qu'une nation étrangère peut bien utiliser les services d'un homme qui s'est déshonoré dans son pro-